

Jaroslav Seifert

Le nobel inconnu

Michel Beaulieu

Number 19, June–July–August 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20330ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaulieu, M. (1985). Jaroslav Seifert : le nobel inconnu. *Nuit blanche*, (19), 54–54.



JAROSLAV SEIFERT

LE NOBEL INCONNU

L'attribution l'automne dernier du prix Nobel de littérature au poète tchèque Jaroslav Seifert aura pris par surprise la plupart des observateurs. Poète national dans son propre pays, dernier représentant vivant d'une génération qui aura donné cinq poètes majeurs (les autres étant Konstantin Biebl, Frantisek Halas, Vladimir Holan et Vitezslav Nezval), Seifert demeure méconnu à l'extérieur des frontières de Tchécoslovaquie. Alors qu'un lecteur de langue française peut avoir accès relativement facilement par le biais des anthologies à la poésie hongroise ou polonaise, il n'en va curieusement pas de même pour la poésie tchèque contemporaine. On ne trouve en effet, du moins à ma connaissance (et ce n'est pas faute d'avoir cherché...), aucune anthologie tchèque de la poésie du XX^e siècle sur le marché, et pas davantage les ouvrages de Biebl ou de Halas, tandis que Holan a eu droit pour sa part à trois traductions (*Une nuit avec Hamlet* et *Histoires* chez Gallimard, *Douleur* chez PJO) et Nezval à une (*Prague aux doigts de pluie* aux Éditeurs français réunis). Signalons par contre un numéro spécial de la revue *Liberté* consacré à la poésie tchèque, paru il y a quelques années et où l'on retrouvera quelques poèmes de ces poètes. Au moment de l'attribution du Nobel, Seifert n'avait fait l'objet en France que d'une seule publication, les *Sonnets de Prague*, tirés à cinq cents exemplaires par les soins des revues *Change* et *Action poétique* vers la fin des années 70 tandis que les États-Unis, pourtant grands traducteurs de poètes, avaient produit un recueil épuisé et réimprimé depuis, *The Casting of the Bells* (The Spirit that Moves Us Press, ISBN: 0-930370-

26-0, 7\$), dont l'original a paru à Prague en 1967, au moment du dégel. En France, on s'est empressé de combler du moins partiellement ce vide en lançant *Le Parapluie de Piccadilly* (Actes Sud, ISBN: 2-86869-006-8, environ 8\$), un recueil tardif.

Jaroslav Seifert est né en 1901 à Prague. Journaliste et traducteur, son indépendance d'esprit l'a, comme on s'en doute, rapidement rendu suspect aux yeux des autorités, quelles qu'elles soient. Son premier recueil de poèmes, qui devait être suivi d'une vingtaine d'autres, a paru en 1921. Suite au printemps de Prague, s'étant prononcé en faveur de la liberté d'expression, ses livres ont été interdits mais il a néanmoins été élu président de l'Association des écrivains, qui devait être dissoute peu après.

Il ne nous est guère possible, vivant dans un tout autre contexte, d'imaginer autrement que comme une sorte d'abstraction ce que représente l'existence d'écrivains non conformistes dans ces pays où seule a cours la vérité officielle. Qu'il suffise de songer qu'après avoir été victime d'attaques massives de la part des staliniens en 1948, Vladimir Holan a décidé de ne plus jamais remettre les pieds dehors tant que cette situation durerait et qu'il a tenu bon jusqu'à sa mort, survenue en 1976. Pour autant qu'il soit possible de se faire une idée, bien que terriblement fragmentaire, du processus d'écriture de Seifert à travers les deux recueils de lui qui sont actuellement disponibles, il est certain qu'il est utile de posséder une solide connaissance non dogmatique des événements qui ont concouru à «fermer» la Tchécoslovaquie. Il est non moins certain qu'il faut savoir lire entre les lignes et que

la résonance de l'oeuvre sera beaucoup plus intense chez les «nationaux» que chez les étrangers. Sans doute la principale difficulté vient-elle du fait que le poète procède par allusions en se référant à un lieu commun qui n'est pas le nôtre. Pourtant, la puissance de ses images, presque toujours simples, permet d'appréhender du moins partiellement l'impact que ce poète peut avoir sur ses concitoyens: «Dieu sait qui inventa / cette morne image / en parlant des morts / comme d'ombres vivantes / qui errent parmi nous / # / Ces ombres existent pourtant, / on ne peut pas les ignorer. / (...)»

Des lignes telles que celles que l'on vient de lire trouvent comme on s'en doute une tout autre résonance lorsque l'on est tchèque, mais nous parlent de près puisque Seifert, tout en s'adressant d'abord et avant tout à ses propres concitoyens, vise en réalité chacun de nous. On ne sera pas étonné d'apprendre que la génération à laquelle il appartient se réclamait, aux origines, d'abord et avant tout d'Apollinaire, dont on connaît par ailleurs la fraîcheur que des lectures successives n'entament jamais. Les lectures successives des recueils de Seifert (j'exclus les *Sonnets de Prague*, dont il est sans doute impossible en ce moment d'obtenir un exemplaire; mais s'ils sont réédités, il ne faudrait pas hésiter: ces quinze sonnets, le quinzième étant formé des premières lignes des quatorze précédents, renferment toute la douleur du monde et il faudrait les citer *in extenso*) permettent de dévoiler pan par pan, couleur par couleur, les tableaux essentiels qui les constituent. Il s'agit en un mot d'une oeuvre exemplaire. D'une oeuvre qui redonne espoir à ceux et celles qui l'ont perdu en cours de route. ■